

Le Portugal et le mythe français du mythe portugais

Le Salon du livre de Paris a fermé ses portes, et l'on peut se demander à présent quelle image du Portugal, son invité d'honneur en cette année 2000, il a délivrée. Plus généralement, on peut se demander quelle image on a, en France, de ce pays de la « Méditerranée atlantique », vingt-cinq ans après l'été chaud de 1975 qui vit déferler à Lisbonne des cohortes de militants et intellectuels français venus admirer le PREC, le « processus révolutionnaire en cours ». Force est de constater que le puissant effet modernisateur de cette révolution a, chez nous, été complètement oublié. Les festivités contestées du cinquième centenaire du Brésil, repoussant la lusitanité dans les sphères habituelles des « Grandes Découvertes », ne pouvaient, elles non plus, « moderniser » l'image du Portugal.

Naturellement, de grandes maisons d'éditions se sont arrangées – c'est en principe heureux – pour sortir juste à ce moment divers ouvrages sur le Portugal ou la lusophonie. D'autres initiatives ont eu lieu parallèlement et se poursuivent (l'année franco-portugaise, etc.). Mais quelle est l'image – l'idéologie, voudrait-on dire – qui sous-tend ces initiatives ?

Le Salon du livre a invité des dizaines de Portugais qui tous étaient des écrivains et des poètes. Le Portugal ne possède-t-il pas une nouvelle génération d'historiens, de géographes, de sociologues, de juristes, de psychanalystes, d'anthropologues, de politologues, d'auteurs de BD, qui écrivent aussi des livres ? Certes, ces livres-là ne sont pratiquement jamais traduits en français, car, quand il ne s'agit pas de littérature il n'y a pas d'argent, en France, pour traduire autre chose que de l'anglais. Mais le Salon était précisément l'occasion de faire connaître la production intellectuelle foisonnante de ce pays ô combien modernisé par un quart de siècle de démocratie, d'organiser des conférences sur les nouveaux courants de l'histoire et de la sociologie, etc. Non, on a voulu continuer de donner du « Portugal pépère » l'image d'un pays, petit et si joli, de poètes et de nostalgiques ! Quant aux orchestres qui animaient les allées du Salon, c'était encore – on croit rêver ! – les petits groupes folkloriques jouant la musique des années quarante, d'avant l'émigration. N'y a-t-il pas d'afro-rap au Portugal ? Non, ç'aurait fait dépareillé...

Du fait des contacts bien limités pris par le Salon – en pratique avec le Commissaire (portugais) de l'année franco-portugaise, à la demande du ministère (portugais) de la Culture – en vue d'établir le programme, on a utilisé les subventions pour aboutir à une représentation très déséquilibrée du Livre portugais à Paris, concentrant tout sur le seul petit milieu littéraire.

Cette attitude monomaniaque de n'imaginer le Portugal que par le biais de la littérature et de la poésie (à la limite, aussi de la nostalgie et du fado) en appelle une autre, correspondant exactement à un puissant *lobby* politique existant au Portugal, celui de la langue (littéraire) faite « patrie », et par ce biais, de la lusophonie faite dilatation de lusitanité : qu'en pensent les Brésiliens, et surtout les Africains des anciennes colonies ? Nous rejoignons entièrement Antonio Tabucchi – qui décida de ne pas répondre à l'invitation – sur ce point¹, même si par ailleurs il semble étrangement moins sévère envers la culture française qui aurait « suffisamment d'anticorps pour se moquer d'une telle opération » (à savoir, la francophonie faite dilatation de la France et politique de puissance) ; même si, félicitant Eduardo Lourenço d'être l'un des intellectuels portugais à refuser cette lusophonie-là, il ne semble pas voir que le même brillant essayiste perpétue par ailleurs complètement le mythe d'un Portugal pays de la « *saudade* » (plaisir de nostalgie) ; même si, de ce fait, il sous-estime qu'en réalité, de très nombreux intellectuels portugais, pour ne point parler de la population, n'en ont strictement « rien à faire » de cette lusophonie-là et de cette nostalgie-là, et ne se fatiguent même pas à en parler.

Ce qui semble le plus difficile, dans tout ce fatras idéologique, est de présenter au public français la vision moderne d'un Portugal banalement *historique*, au sens d'un pays comme tous les autres, fruit de multiples et complexes processus historiques. Ainsi s'intéressera-t-on toujours plus aux ouvrages traitant des « Grandes Découvertes » qu'à ceux décrivant la colonisation – non point celle des « Cinq siècles » mais celle postérieure au Congrès de Berlin (1885) –, l'urbanisation, les luttes ouvrières ou la vie sociale aux XIX-XX^e siècles, infiniment plus importantes pour saisir les réalités et mentalités d'aujourd'hui. Qu'un extraordinaire mensuel portugais, *História*, réussisse à avoir une diffusion de masse en publiant pourtant des travaux sourcilleux de jeunes chercheurs qui font une histoire aux antipodes des visions fossiles, cela est passé complètement inaperçu à Paris ! Que des revues comme *Análise social*, *Revista crítica de Ciências sociais*, *Penélope*, abritent des chercheurs internationalement reconnus, cela n'a pas retenu l'attention à Paris.

Cette difficulté, on en a malheureusement eu dans la presse française une illustration saisissante, de l'écrasante domination de la seule littérature dans *Le Monde des Livres* du 17 mars consacré au Portugal, à la série publiée par *Libération*². Stéphane Bouquet, de ce dernier journal, n'a pas aimé l'ouvrage *Histoire de Lisbonne* (Fayard) de Déjanirah Couto, et peu importe. Mais ses raisons sont intéressantes. En effet le critique n'a pas cru – non, il n'a pas cru ! – que, par exemple, les atroces violences du grand pogrom de 1506 étaient exactement telles que les décrivait l'auteur. Se trompant sur le sens des mots (« *Pero Coelho* » n'a jamais voulu dire « Lapin sarcastique » !!!), il a cru qu'elle « romançait » en une manière « peu rigoureuse » alors qu'elle ne faisait strictement que transcrire les sources d'époque citées en bibliographie, et éditées, notamment, par Y.H. Yerushalmi, dans *Sefardica*³. À lire ce critique, on finirait par penser que la violence historique portugaise ne

1. A. TABUCCHI, « Suspecte lusophonie », *Le Monde*, 18 mars 2000, p. 1 et p. 18.

2. S. BOUQUET, « D'Ulysse à Saramago », *Libération*, 21 mars 2000, p. 35, dernière partie d'une série, « Le Portugal au Salon du Livre », les 17-21 mars, presque entièrement consacrée à la seule littérature et à ses éditeurs.

3. Paris, Chandeigne, 1998.

saurait être qu'imaginaire. Significativement, il ne s'est appesanti que sur l'épisode des Découvertes, laissant toute la partie moderne et contemporaine dans l'ombre (d'autant plus qu'on n'y parlait pas beaucoup du fado), nous renvoyant de façon très sélective à *Histoire du Portugal* de M.J.F. Labourdette (Fayard) et à l'ouvrage de M. Hervé Vergé-Franceschi *Un prince portugais au XV^e siècle, Henri le Navigateur* (Éd. du Félin, 1994) dont les faiblesses flagrantes ont été soulignées par l'un des plus grands historiens portugais, Vitorino Magalhães Godinho (revue *Oceanos*)...

Tout cela est très dommage pour l'image du Portugal en France, mais ce l'est pour la France aussi. D'abord parce que cela mène à ignorer les travaux nouveaux, certes pas assez nombreux, mais bel et bien réalisés en France dans le domaine de l'histoire (y compris contemporaine), de la science politique ou de l'anthropologie du Portugal. Ensuite parce que l'image que sert ainsi la France du « Portugal pépère » ne produit pas une bonne image de la France au Portugal ! On devrait s'en méfier d'autant plus que le « français langue de culture » est une espèce en voie de disparition avancée dans ce pays. Avec la révolution, l'anglais et le coca-cola ont remplacé le français. Le seul moyen d'amener la jeune intelligentsia portugaise à continuer de savoir le français est d'abord de produire, au sein des nouveaux courants des sciences sociales, des textes pertinents ; ensuite de montrer qu'il s'agit d'un partenariat entre deux nations modernes d'Europe ; *last but not least*, de rénover de fond en comble l'enseignement du portugais en France, de cesser de l'écarteler entre une culture de nostalgie et une culture pour immigré : on doit apprendre le portugais (et le brésilien) exactement comme l'anglais, pour la vie sociale, pour les affaires, pour la recherche – et aussi, bien sûr !, pour le fado et la littérature, mais à la place réelle qu'ils occupent dans la vie des Portugais d'aujourd'hui.

Mais on ne pourra sauver puis développer l'enseignement du portugais en France en mettant toujours l'accent sur le seul couple littérature/nostalgie : cela n'intéresse guère – avec quelque raison – les décideurs politiques français, ni ne les rend sensibles au décollage brésilien et à sa prééminence dans le Mercosul (l'Argentine actuellement remplace l'enseignement du français dans le secondaire par celui du portugais). Le *lobby* franco-portugais littéraire est ainsi co-responsable de la ruine de l'enseignement du portugais en France, contrastant avec celui de l'italien ou de l'arabe (langues évidemment importantes, mais situées loin derrière le portugais en termes de diffusion internationale)⁴. Pourquoi se conformer toujours, en quelque sorte, à cette belle publicité du Porto Cruz – une femme toute de noire vêtue se détachant sur un fond mural éclatant de couleur – et illustrant le signifiant : « Portugal, le pays où le noir est couleur », à savoir la vision archaïsante des années cinquante ? Réitérant éternellement cette vision-là du « Portugal pépère » confiné à la littérature, la France, apparemment sympathique, n'est en réalité rien d'autre que classiquement paternaliste et affirme sa supposée supériorité – à mille lieux du partenariat moderne.

Certes, parfois le gouvernement portugais ne nous aide pas non plus, qui organisa l'Exposition universelle de 1998 avec l'objectif politique d'attirer

4. Monsieur Allègre a diminué à un niveau quasiment « plancher » le nombre des postes mis au concours d'enseignement (cinq par an en 1999 et 2000, contre 28 en 1984), alors que le nombre d'élèves n'a pas diminué, que la troisième langue vivante se développe, et en un contraste incompréhensible avec l'italien (57 recrutements en 1999) et l'arabe (22 recrutements) !

dans la capitale des millions de visiteurs et de modifier ainsi décisivement à leurs yeux l'image traditionnelle du Portugal, mais en brouilla l'image en choisissant le thème des « Océans » (appelant immédiatement celui des « Grandes Découvertes »), en baptisant le nouveau pont sur le Tage, merveille de technologie, du nom de... Vasco de Gama, et la nouvelle gare de celui d'... Oriente !

Au moment où l'inévitable cinquième centenaire de la « découverte » du Brésil par Pedro Alvares Cabral (en 1500, selon la version officielle) étale ses fastes, qu'une fraction de l'intelligentsia portugaise prenne plaisir ou croie utile de vivre dans les mythes des « Découvertes », de l'« exceptionnalisme » – pas si loin de l'« exception » française ! –, du « lusotropicalisme » et du « sébastianisme », à la limite cela peut se comprendre car cela a, d'une certaine manière, une fonction de stabilisation de l'identité portugaise interpellée par l'intégration dans le géant européen et la mondialisation. Mais que des acteurs de la politique culturelle française « en rajoutent », n'est certainement pas pour servir les intérêts des deux pays.

Le 23 mars 2000

Michel CAHEN

CNRS/Institut d'études politiques de Bordeaux

<m.cahen@cean.u-bordeaux.fr>